

« Éditorial : Idola et les femmes »

Jean-Marc Larrue

L'Annuaire théâtral : revue québécoise d'études théâtrales, n° 7, 1990, p. 5-7.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/041092ar>

DOI: 10.7202/041092ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

ÉDITORIAL

Jean-Marc Larrue

Idola et les femmes

Voilà cinquante ans que les femmes ont le droit de voter au Québec. Dans tous les médias, on rappelle le difficile combat de celles qui en furent les principales protagonistes et qu'on retrouve avec plaisir et admiration. Idola Saint-Jean, entre autres, revient ainsi dans l'actualité.

Ma première rencontre avec Idola Saint-Jean remonte au tout début de ce siècle. La scène se passe au Théâtre National de Georges Gauvreau, à Montréal. La mode est alors à ces invraisemblables Merry Widows, immenses chapeaux à trois étages (inspirés de la célèbre opérette de Franz Lehar) que toutes les élégantes d'Occident portaient partout, même au théâtre. Les directions des divers établissements montréalais (parisiens et new-yorkais aussi) étaient fort embarrassées. De mémoire d'homme, une femme respectable ne devait pas paraître sans chapeau dans un lieu public, surtout lors d'une activité mondaine. Et les femmes enduraient cette règle, en même temps qu'elles acceptaient de rester clouées à leurs sièges inconfortables pendant les interminables entractes (qui permettaient aux hommes de se dégourdir les jambes dans le foyer-fumoir indispensable que le moindre théâtre leur réservait).

Aussi, quand ces mêmes directions, qui avaient imposé (tacitement) aux femmes de rester assises et de rester coiffées, virent apparaître les Merry Widows, elles changèrent les règles, du jour au lendemain. Le Merry Widow fut interdit illico, comme tous les chapeaux. On n'est jamais trop prudent!

Mais Idola ne l'entendait pas ainsi. Il n'était pas question qu'une direction, mâle de surcroît, lui dise à elle quoi faire et quand le faire. Elle avait supporté tous les chapeaux qu'il fallait, elle avait subi la règle, elle la défendrait jusqu'au bout, par l'absurde. Surmontée d'un énorme (vraiment énorme) Merry Widow, elle alla braver la direction du Théâtre National et ses voisins de la rangée arrière... On l'expulsa de force. L'incident fit la une des journaux et lança une controverse qui dura plusieurs semaines.

«L'Affaire des chapeaux», ainsi qu'on la nomma, n'était qu'un prétexte; elle devint vite le symbole d'une lutte beaucoup plus importante et généralisée, la lutte pour le respect des femmes. Idola Saint-Jean, qu'on traita de «suffragette venimeuse», de «provocatrice écervelée», de «célibataire endurcie, et fière de l'être» (ce qui dérangerait), menait la bataille avec fermeté et courage, méprisant quolibets et insultes.

Il est flatteur de rappeler que l'un des premiers combats féministes eut lieu dans un théâtre... Mais il n'y a rien d'étonnant à cela car Idola Saint-Jean était une femme de théâtre: spectatrice, comédienne, animatrice, formatrice. Elle était de toutes les manifestations théâtrales du début du siècle, jouant avec des troupes d'amateurs, les dirigeant à l'occasion et consacrant plus de trente ans de sa vie à former des jeunes à l'art du théâtre et de la parole publique. Elle fut longtemps titulaire du célèbre cours d'élocution du Monument National.

De cette prodigieuse activité, qui tenait de la passion, Idola ne nous laissa qu'un mince recueil de morceaux choisis qui n'étaient pas d'elle... C'est bien peu pour une femme exceptionnelle qui a tant fait pour le théâtre et pour les Québécoises.

Le vote a été accordé aux femmes le 25 avril 1940. Idola était toujours là, sur la ligne de feu. Elle avait troqué le Merry Widow pour le casque lourd, plus sûr dans les circonstances. Nous avons pensé que pour nous replonger dans cette époque déjà lointaine, rien n'était plus opportun que de nous mettre à l'écoute du média de l'heure, la radio, et de ses populaires radio-feuilletons, véritables fresques de la vie d'alors.

Renée Legris et Hélène Marchand nous rappellent et nous présentent cet univers radio-feuilletonesque où les femmes occupaient une large place, tant dans l'interprétation que dans la création. Mais au-delà des agentes, ce qu'elles nous révèlent ici, c'est une image ambiguë et mouvante de la femme, une femme en devenir.

Ce mini-dossier sur le théâtre radiophonique (appelons-le ainsi) et ce *Petit Voyage*, auquel nous convie Raymond Pagé, nous donnent un avant-goût du numéro 9 (printemps 1991) de *l'Annuaire théâtral* qui portera principalement sur le théâtre et les médias.

Le présent numéro contient également un article de Louis Francoeur, «La parole en retrait», qui place dans une nouvelle perspective le déclin de la parole traditionnelle au théâtre. Une intéressante note de recherche d'Anne Bédard sur l'espace théâtral et une entrevue exclusive avec Jean-Pierre Ronfard complète ce septième menu que nous avons assorti d'une chronique de lecture par laquelle, nous l'espérons, nous allons pouvoir mieux rendre compte de la réflexion et des recherches en cours.

Le comité de rédaction de *l'Annuaire théâtral* tient à remercier le Collège de Valleyfield pour l'appui qu'il a accordé à la présente publication.